

qui dirige l'école de filles de l'église, et Mlle. Pelletier qui tient celle du bas du bord de Peau, ont très-bien fait et méritent une mention honorable. M. Hudon, qui dirige l'école de la fabrique, a fait faire des progrès étonnants à ses élèves, surtout en calligraphie et en grammaire française. Il est à regretter qu'il se soit élevé certaines difficultés relativement à l'école du moulin, tenue par Mlle. C. Cloutier.

(A continuer.)

Revue Bibliographique.

De la Politesse et du Bon Ton, ou Devoirs d'une Femme Chrétienne dans le monde, par la Comtesse Drohojowska; 2^e édition. Paris, 1860.—*Du Bon Langage et des Locutions Vicieuses à éviter*, par le même auteur.—*L'Art de la Conversation au point de vue Chrétien*, par le R. P. Hugnet; 2^e édition. Paris, 1869.—*De la Charité dans les Conversations*, par le même auteur.

Il n'y a guère de méprise plus funeste que celle qui consiste à confondre l'éducation avec l'instruction. Il y a, dans tous les pays malheureusement, une foule d'hommes assez instruits qui manquent d'une bonne éducation. Si les fondements de la bonne éducation se trouvent surtout dans l'instruction religieuse et dans la famille, l'étude des principes sur lesquels elle repose peut, jusqu'à un certain point, suppléer à ce qui aurait manqué de ce côté, et les personnes même les mieux élevées peuvent avoir besoin de se remémorer par la lecture les préceptes qu'on leur a donnés dans leur jeunesse et que d'autres préoccupations ont pu quelquefois leur faire perdre de vue.

En lisant les ouvrages dont les titres se trouvent en tête de cet article, on est frappé de l'analogie qui existe entre les principes du bon ton et du bon langage et les maximes fondamentales du christianisme. Cette analogie va même quelquefois jusqu'à l'identité.

« Faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fit, » est en effet la base de tous les codes qui régissent la société chrétienne, depuis les lois civiles et criminelles jusqu'à celles de la politesse et du savoir-vivre. Si l'homme, par sa nature, tend toujours à s'affaiblir, au profit de ses passions, de la règle de perfection qui consiste à *aimer son prochain comme soi-même*, rien ne lui répugne cependant plus fortement que de voir les autres hommes agir contrairement à ce divin précepte. Il suit de là que les règles de la civilité moderne proscrirent en toutes choses l'apparence de l'égoïsme, de l'envie et de tous les mauvais instincts qui leur font cortège. Mais en vain s'efforcerait-on d'être fidèle aux formules qui ont pour but d'exprimer, ou, pour mieux dire, de symboliser les vertus sociales si on ne se pénétrait de leur esprit.

Sans doute que les usages et les manières varient d'un pays à un autre, d'une époque à une autre; mais, en les examinant de près, on peut tout ramener au même principe, et l'on trouvera, dans toutes ces choses, moins d'arbitraire et plus de suite et de logique qu'on ne l'imaginerait d'abord.

Ainsi, bien que les livres dont nous allons donner une analyse, aient été écrits pour un état de société différent du nôtre, bien que beaucoup d'usages suivis aujourd'hui en France y aient été établis depuis que nous avons cessé nos rapports avec notre ancienne mère-patrie, ou ont été remplacés ici par des habitudes empruntées aux populations au milieu desquelles nous vivons, nous n'en trouverons pas moins, dans chaque page de ces petits volumes, quelque bon conseil à répéter à nos lecteurs. Et même, sur plusieurs points, quelque autorité qu'ait la maxime : *A Rome comme à Rome*, il n'y aurait aucun mal à revenir aux usages que nous avons abandonnés pour d'autres qui ne les valent point. Mais cela est d'autant plus difficile, toutefois, que la première règle du bon ton c'est d'éviter l'affectation, et que toute dérogation aux usages reçus dans le pays où l'on vit, quel qu'en soit le motif, ressemble beaucoup à de l'affectation.

Nous prendrons pour cadre de cette revue le premier livre de Mlle Drohojowska, et nous y intercalerons les emprunts que nous ferons aux trois autres volumes.

L'auteur, qui s'adresse à une jeune personne prête à s'établir, débute par lui parler des devoirs du foyer domestique. Quoique spécialement destinés aux femmes, la plupart de ces conseils peuvent être utiles à tous les membres de la famille. Le choix d'un logis est la première chose qui l'occupe :

« Nos bons aïeux se logeaient dans des maisons étroites et sombres; l'escalier était tortueux et grossier; les vitres petites, en-châssées dans du plomb, ne laissaient pénétrer dans les appartements qu'un jour terne et douteux; on ignorait l'art du parquetage,

et la cire ne rendait pas encore luisantes les briques grossières dont les planchers étaient couverts. »

« Et cependant nos aïeux étaient heureux dans ces tristes demeures; ils y trouvaient un paradis continu, parce que la piété, le contentement de la position, la simplicité des mœurs, et les saintes affections de la famille y habitaient avec eux, éclairant les murs noirs d'un brillant et céleste reflet. Ce n'est pas cependant que je veuille, ma chère enfant, vous ramener à la simplicité rustique d'il y a trois ou quatre siècles; non, certes, nous sommes à une autre époque, et, comme vous, j'admire et j'apprécie les progrès croissants de l'industrie et du confortable, et je n'en veux nullement à l'art d'avoir, grâce à sa baguette magique, tout transformé autour de nous. Je trouve très-avantageux « que les maisons des plus simples particuliers soient devenues commodées, gaies, propres, élégantes même; que les besoins de la sociabilité, en nous forçant à nous produire parfois au dehors, nous aient mis aussi dans le cas de recevoir à chaque instant une visite et aient dès lors exigé, comme un devoir inspiré par la société, un arrangement et une propreté continuelle. » Mais ce que je voudrais, c'est que dans ces charmantes cages peintes et si bien ornées où elle passe au moins les trois quarts de son existence, chaque femme soit introduite ce pur et céleste reflet que nos grand-mères savaient faire arriver jusqu'au centre de leurs sombres et austères demeures. J'y voudrais voir de véritables *maîtresses de maison*, de *sages mères de famille* et non pas de ces brillants oiseaux qui, ne sachant que faire admirer leur voix et vanter leur plumage, osent s'envoler dans le calme du *chez soi*, comme si Dieu et la famille, ce n'était pas assez pour remplir un cœur de femme. »

Dans le choix d'un appartement, l'auteur veut que l'économie, la commodité, l'hygiène, soient d'abord consultées. Des personnes fort entendues prétendent que le prix du loyer ne doit jamais dépasser un dixième du revenu; voilà pour l'économie, et si l'on se trouvait obligé de dépasser cette règle, ce qui peut être le cas dans les grandes villes, il ne faudrait pas au moins le faire par pure ostentation, ce qui serait une dépense faite en pure perte; car, à moins de se ruiner, on ne pourrait tenir sa maison sur un pied qui répondit au local, et alors il y aurait un mauvais goût ridicule dans son installation.

L'exposition est une des principales choses à considérer en ce qui regarde l'hygiène. On suppose mal à une disposition d'appartements qui expose les chambres où l'on se tient habituellement au vent ou au froid, par un grand feu de poêle ou de cheminée; le feu est moins sain que les rayons du soleil, et moins on est obligé de donner de chaleur artificielle à sa maison, mieux on s'en trouve. Rien n'est plus dangereux, pour la santé, que d'habiter une maison nouvellement construite. Toute pièce où l'on couche doit avoir un jour direct, les alcôves, les cabinets obscurs, sont malsains. La lumière est un principe vivifiant.

La propreté est la première condition du bon ton et de l'élégance. L'ordre, sans lequel la propreté est impossible, est également important.

La maison est en quelque sorte l'enseigne de celui qui l'habite, et chacun, en y entrant, doit en pouvoir reconnaître l'hôte. « Ayez-y donc, dit notre auteur, quelque chose qui indique à ces visiteurs quels sont vos goûts, vos convictions, vos habitudes. Quelques tableaux reproduisant les œuvres d'artistes chrétiens, quelques livres, quelques gravures, d'un caractère grave et même religieux seraient à leur place dans votre salon. » — « Efforcez-vous, ajoutez-elle, de bannir de votre maison tout ce luxe à effet qui tient à la valeur intrinsèque des objets plutôt qu'à leur beauté véritable. »

« Que votre ameublement soit simple et convenable en même temps; que la matière en soit commune, mais que la forme en soit gracieuse et distinguée; que tout soit de bon goût et rappelle l'idée de cet ordre, de cette harmonie que l'esprit cherche en toutes choses, parce que Dieu en a fait un de nos besoins les plus profonds. L'homme doit, en un certain sens, imiter le Créateur qui a fait tout de rien et qui, avec les matières les plus communes, produit chaque jour les effets les plus merveilleux. — Les parures de Dieu se distinguent toutes par la médiocrité de la matière et la beauté de la forme. Ce n'est ni avec l'or, ni avec l'argent qu'il a préparé le tissu si gracieux du lis des champs, dont les vêtements de Salomon dans sa gloire n'ont jamais pu atteindre la beauté et l'éclat.

« Imitons Dieu, et que la principale valeur des objets dont nous nous servons leur vienne de la perfection que vous leur donnerez. Votre luxe n'aura rien de choquant pour les pauvres, rien d'inquietant pour votre conscience, rien de funeste pour votre esprit; mais il tournera, au contraire, à l'avantage des ouvriers dont le travail aura donné à ces objets tout leur prix, et au perfectionnement de